

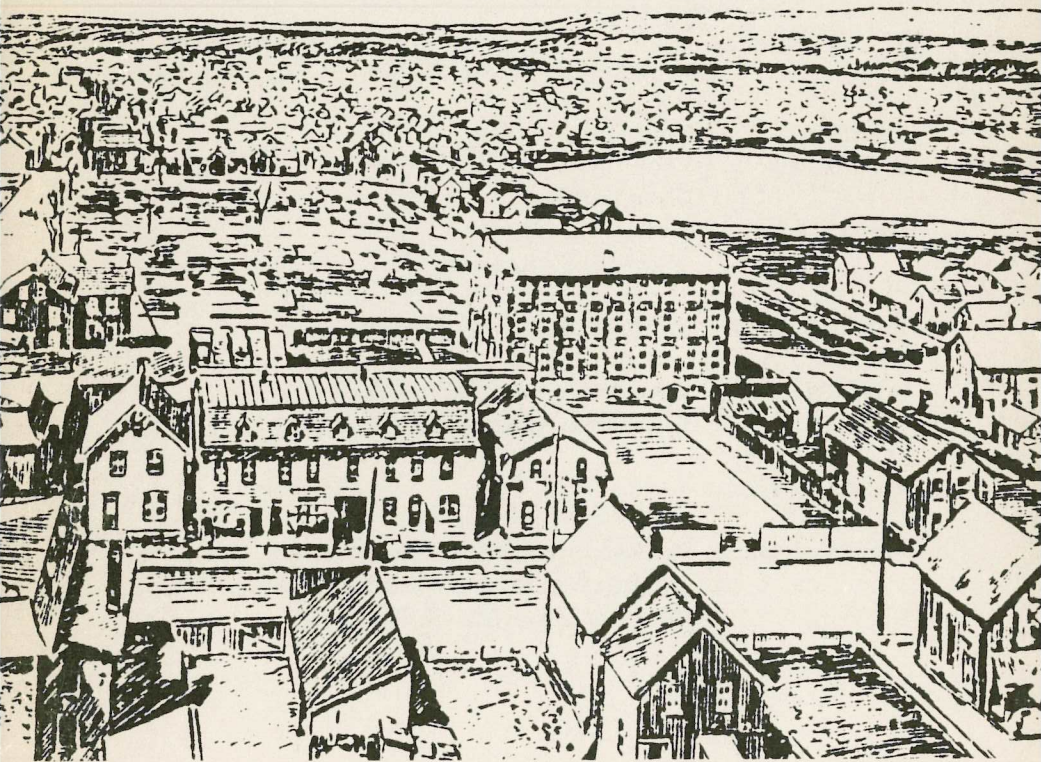
Asticou

REVUE D'HISTOIRE DE L'OUTAOUAIS

Vol. XXII, n° 42

Avril 1990

NUMÉRO SPÉCIAL



Asticou est l'organe de la Société historique de l'Ouest du Québec. La Société fut fondée en 1966 par Jacques Gouin et a pour but d'étudier et de faire connaître l'histoire de l'Outaouais.

Asticou évoque le premier nom de la chute des Chaudières décrite par Champlain dans son récit de 1613.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

<i>Président:</i>	Gaston Lafleur, 595-5100
<i>Vice-président:</i>	Roger Blanchette, 243-8657
<i>Trésorier:</i>	Léo La Brie, 778-3152
<i>Secrétaire:</i>	Monique Larouche-Depratto, 771-4361
<i>Administrateurs:</i>	Noëlla Dufresne, 685-9227
	Madeleine Latrémouille, 771-2241
	Rose Larouche, 777-9470
	Georges Lessard, 778-2654
	Denise Latrémouille, 771-1407

COMITÉ DE LA REVUE

Rédaction:	Denise Latrémouille
Distribution:	Léo La Brie
	Gaston Lafleur
Envoi postal:	Noëlla Dufresne
	Madeleine Latrémouille

Tous droits réservés Société historique de l'Ouest du Québec

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

ISSN 0066-992X

Page couverture: Panorama général de l'incendie de 1900, de la plume de l'architecte Brodeur, paru dans *Le Monde illustré* du 12 mai 1900. (Coll. R. Ouimet)

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	Denise Latrémouille	4
Mot du Maire Légère.....		5
Articles		
Edgar Boutet	Denise Latrémouille	6
Les grands incendies du XIX ^e siècle à Hull	E. Boutet	8
Bibliographie		
Le Grand Feu de 1900 et les journaux	Francine Chevrier et Louise Bisson	28
Chroniques		
Pour les grands et les petits. La poupée. Conte	Raymond Ouimet	34
Saviez-vous que...?	La rédaction	35
Au hasard des bazars – Le coin des collectionneurs Deux meubles sauvés du Grand Feu.....	Monique Depratto	36

Hull n' existe plus
(*Le Soleil*, 27 avril 1900)

PRÉFACE

Nous célébrons cette année le 90^e anniversaire du Grand Feu de 1900. À son sujet on croit avoir tout lu, tout entendu. C'est inexact. Une nouvelle génération de chercheurs, plus préoccupés des répercussions de la catastrophe sur la vie des gens que de la destruction des infrastructures municipales interroge l'histoire d'un oeil nouveau.

Edgar Boutet a pavé la voie en ce domaine. De formation journalistique, il a su dans plus de trois cents articles sur l'histoire régionale intéresser le public friand d'histoire. La Société historique a le privilège d'en posséder les droits de publication et c'est avec plaisir qu'elle collabore avec la Ville de Hull pour produire ce numéro spécial de sa revue.

Je désire particulièrement remercier le président du Comité du patrimoine de la Ville, M. Raymond Ouimet, lui-même généalogiste et chercheur, qui a mis sa documentation à notre disposition et nous a fait part de quelques observations. Ses recherches à la salle Gagnon de la bibliothèque de Montréal l'ont amené à découvrir la photo inédite qui illustre la page couverture.

L'histoire évoluant constamment nous avons dû apporter certaines corrections aux textes originaux: changements stylistiques, précisions sur des édifices disparus ou des changements de noms, conversion au système métrique. Ces changements sont indiqués soit entre crochets, soit en note.

Il nous a semblé utile de faire connaître à la nouvelle population hulloise, autant la jeune génération que la population arrivée à Hull de divers horizons, ces événements douloureux qui expliquent en grande partie l'allure modeste de certaines rues.

Au-delà de l'anecdote, c'est une leçon de courage que nous donnent nos ancêtres eux qui inlassablement, de vingt ans en vingt ans ont dû rebâtir leurs maisons et repartir à zéro. Nous n'avons plus à rougir, comme c'était leur cas, d'être d'une ville industrielle pauvre. Soyons au contraire fiers de descendre de gens d'une telle trempe.

Malgré ces incendies dévastateurs, on ne peut prétendre comme certains que tout le patrimoine archivistique de Hull a été détruit au fil des ans. Les archives municipales recèlent encore des documents inexploités; les rôles d'évaluation que l'on commence à peine à utiliser sont une source incomparable de renseignements autant pour le généalogiste que pour l'historien.

Le travail ne manque pas et la Société historique avec l'aide indispensable des gouvernements continuera de s'y consacrer.

Denise Latrémouille

Ville de Hull



Chers concitoyens et concitoyennes,

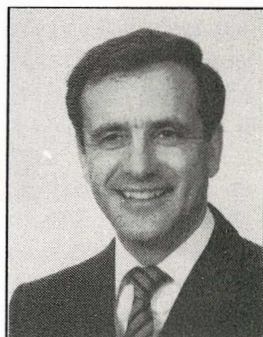
C'est un vaste chapitre de l'histoire de Hull que vous découvrirez dans ce numéro de la revue historique Asticou. Quatre-vingt-dix ans d'histoire qui ont commencé un simple jeudi matin pendant que les ouvriers étaient au travail . . . ce jeudi 26 avril 1900.

Des générations de bâtisseurs se sont mis à la tâche pour faire renaître la Ville de ses cendres et l'histoire ne les a pas oubliés. Grâce à ce numéro spécial d'Asticou, vous aurez la chance de prendre connaissance des principaux textes qui ont été écrits sur les grands feux de Hull et sur le Grand Feu de 1900.

À l'heure où l'on parle de plus en plus de patrimoine et où la Ville s'apprête à y consacrer une énergie substantielle, je suis fier de voir dans la Société historique de l'Ouest du Québec et dans ses membres, la fibre essentielle à la sauvegarde de nos richesses collectives.

L'héritage historique de Hull nous appartient et c'est à nous d'en faire un actif dont les retombées bénéficieront à notre communauté et à ceux qui nous suivront.

Le Maire,





EDGAR BOUTET

par
Denise Latrémouille

On peut s'étonner qu'Edgar Boutet originaire d'Ottawa ait consacré sa vie à étudier et à faire connaître l'histoire de Hull. Il est probablement – avec Léo Rossignol, l'historien trop longtemps resté dans l'ombre – l'auteur qui a le plus écrit sur le sujet. Sa chronique hebdomadaire publiée dans *Le Droit* durant les années 1950 et 1960 a duré sept ans. Il a abordé à peu près tous les sujets¹ : du sport au théâtre, de la politique municipale aux nouvelles inventions. Sa curiosité l'a mené dans les bibliothèques d'Ottawa, de Montréal et de Québec et à en extraire tout ce qui concernait le patelin hullois.

Né à Ottawa le 3 mars 1896, de Antoine Boutet, fonctionnaire fédéral et Elzire Smith², il fit ses études primaires à l'Académie De-La-Salle, son jvénat chez les Rédemptoristes de Ste-Anne de Beaupré³ et obtint son baccalauréat de l'Université d'Ottawa en 1906. Après deux ans de droit à Osgoode Hall, il entra au journal *Le Droit* en 1919. Un an plus tard, il était nommé chef des nouvelles et l'année suivante courriériste parlementaire.

¹ L'on n'est pas sans remarquer la similitude de sujets entre l'*Histoire anecdotique* de Joseph Jolicoeur et les chroniques de Boutet. Boutet ayant travaillé au *Progrès de Hull*, journal de Jolicoeur, on peut supposer que ces deux pionniers de l'histoire régionale ont dû s'échanger des notes.

² Madame Antoine Boutet, auteure de *La canne d'ivoire* roman publié par les éditions du Progrès de Hull en 1933, serait donc la mère du journaliste.

³ Comme cet autre journaliste qui a marqué l'histoire de Hull, Henri Lessard.

Ses longues années à la tribune parlementaire en firent un familier du monde politique. C'est ainsi qu'il fonda en 1931 avec Aimé Guertin et Alexandre Taché le journal l'*Observateur*, un hebdomadaire qui parut pendant deux ans. Il réorienta pendant quelque temps sa carrière et fut secrétaire de l'honorable Arthur Sauvé, ministre des Postes et de l'honorable Arthur Dupré, solliciteur général du Canada. En 1936, il devint percepteur du revenu provincial à Hull et épousa le 26 juin de l'année suivante Edna Bainbridge à l'église Notre-Dame-de-Grâce de Hull.

Il reprend sa carrière de journaliste en 1939 en collaborant à l'*Opinion* et au *Progrès de Hull* auquel il sera attaché pendant vingt ans. En 1945, il devint secrétaire de l'honorable Alexandre Taché député de Hull et Orateur de l'Assemblée législative et en 1948 greffier adjoint de l'Assemblée législative. Edgar Boutet est décédé à Québec en 1971; il laissait sa deuxième épouse Rose Nadeau.

Peu de temps avant son décès il cédait à la Société historique de l'Ouest du Québec les droits sur ses articles publiés dans *Le Droit* sous le titre *Le bon vieux temps à Hull* et la SHOQ s'empressa d'en publier une partie en trois volumes entre 1971 et 1975.

Ces trois volumes révèlent d'où il tire ses renseignements: dans les procès-verbaux du Conseil municipal, dans les journaux locaux (*Le Spectateur*, *Le Temps*, *La Vallée d'Ottawa*, *The Packet*, *l'Ottawa Free Press*, etc.) et les journaux nationaux ou étrangers (le *Globe* de Toronto, *Le Métis* de St-Boniface, le *New York Journal*). Mais il connaît tout autant les classiques de la Nouvelle-France (les Voyages de Champlain, le Journal de Radisson, la Relation du Chevalier de Troyes, de Crespel, de même que Sagard) que ceux du XIX^e siècle outaouais, Bigsby, McTaggart, Bouchette, Cinq-Mars et Gard. Comme Balzac, qui allait chercher son bien là où il le trouvait, Edgar Boutet relit ces classiques historiques avec une grille hulloise.

Le journaliste se défendait bien de faire oeuvre d'historien cependant, Son mérite est d'avoir traité des questions de la vie quotidienne et d'histoire régionale à une époque où les élites locales n'en connaissaient et n'admettaient comme personnages historiques que Madeleine de Verchères ou Louis XIV. Sa formation de journaliste lui faisait suivre une question de bout en bout, comme le Grand Feu de 1900 lui donne l'occasion de s'interroger sur le budget, l'équipement, le personnel du service d'incendie, ce qui aide à comprendre la catastrophe du 26 avril. C'est un vulgarisateur doté de rigueur professionnelle.

Puisse la publication de cette tranche de ses articles qui porte sur les incendies et le service d'incendie contribuer à mettre en lumière le travail monumental de ce modeste et infatigable chercheur.

LES GRANDS INCENDIES DU XX^e SIÈCLE À HULL

Edgar Boutet

LA GRANDE ALERTE DE 1870

Si encore aujourd'hui on garde un souvenir toujours vivace de la grande conflagration du 26 avril 1900 il n'en est pas de même des terrifiants feux de forêt qui, le 17 août 1870, ont failli réduire en cendres les deux villes de Hull et d'Ottawa. Cette grande alerte de 1870 qui avait terrifié toute la population de la région est tombée dans l'oubli depuis déjà de nombreuses années.

Journée terrifiante

«Jamais dans son histoire la ville d'Ottawa n'a connu une journée aussi terrifiante que celle d'hier» écrivait le 20 août 1870 l'*Ottawa Times*. De bonne heure le matin on avait appris que de grands feux de forêt se dirigeaient rapidement vers la ville qui pourrait bien être la proie des flammes avant le soir. Déjà la ville est envahie par une foule de réfugiés qui sont dans le plus grand dénuement. Un vent violent souffle les flammes vers le village de Hull sur une profondeur de deux milles [3,2 km] et sur une largeur de 4 milles [6,2 km]. Le village de Hull (dont la population est alors de 8,000 âmes) est grandement menacé.»

Une proclamation

«Au cours de la séance du conseil municipal d'Ottawa un messenger des scieries des Chaudières vient donner l'alerte, les scieries des Chaudières et le village sont menacés par les flammes. Sur le champ, le conseil lance une proclamation : tous les marchands doivent fermer leurs magasins et tous les citoyens disponibles doivent s'enrôler immédiatement dans les brigades de volontaires et aller combattre l'incendie qui est aux portes de la ville.»

Au lac Constant

L'été de 1870 avait été très sec et très chaud. Le 17 août le feu éclate dans la forêt sur les bords du lac Constant dans le canton de March, où dit-on, des pêcheurs ont été vus. Un véritable cyclone qui s'abat sur la région active les flammes qui, en quelques instants, couvrent 4 milles [6,2 km] de longueur. Sous la poussée du vent les flammes traversent la rivière Ottawa et allument le feu dans la forêt à Breckenridge. Le *Temps* d'Ottawa qui, sous le titre «Conflagration oubliée» rappelle le 11 août 1906, ces jours de terreur, écrivait ce qui suit.

Spectacle d'épouvante

«Le spectacle était terrifiant. La population prise d'effolement et d'épouvante abandonne tout derrière elle et se précipite le long de la rivière et, souvent, dans la rivière pour échapper aux flammes. Maisons,

récoltes, bestiaux, tout est détruit. Le feu court avec la rapidité du vent dans la direction de Hull et d'Ottawa sur les deux côtés de la rivière. Les secours sont organisés dans les deux villes. Tout le monde devient pompier. Des barriques d'eau sont échelonnées comme un cordon de protection autour des deux villes. À Aylmer des gardiens de nuit sont chargés de donner l'alarme au moindre signe de danger. Tous ne dorment que sur une oreille.

On dit, et la chose n'a jamais été niée, que le vent poussa l'incendie d'Eardley à Ironsides, distance de vingt milles [33 km] dans l'incroyable espace d'une demi-heure. C'était la fin du monde, quoi. Plusieurs personnes furent surprises par le feu et brûlèrent sur les lieux.

Quand le danger devint le plus menaçant pour Hull, la ville d'Ottawa de crainte de se voir engloutir par en avant et par derrière, envoya une escouade de plusieurs centaines d'hommes pour aider les pompiers volontaires de Hull et de la banlieue à creuser un coupe-feu tout autour de la campagne avoisinante. Cette démarche fut un plein succès mais si le vent n'eût cessé de souffler, Dieu sait si une simple tranchée eût empêché le feu de détruire les deux villes.»

Du côté d'Ottawa

La ville d'Ottawa est pareillement protégée par un autre coupe-feu. On fait sauter la digue à Hog's Back et l'on immerge une étendue de 300 acres [1 acre équivaut à 4 046,86 mètres carrés] de terre qui met une barrière au progrès de la conflagration.

La *Minerve* de Montréal télégraphie le 19 août les détails suivants : «Le feu qui sévit dans les alentours de la cité cause beaucoup d'excitation. Les dommages à la propriété sont considérables. Le village de Bell's Corner a été détruit et deux personnes ont perdu la vie. À Chelsea, Gilmour a perdu cinq millions de pieds de bois. Une personne qui est arrivée de Bell's Corner il y a environ une heure dit que sur le chemin de Richmond environ 2,000 personnes sont sans abri et dans le dénuement le plus complet.

Le vent tourne

Le lendemain le correspondant de la *Minerve* écrit que le dynamitage de la digue de Hog's Back a éloigné le danger. Le vent a tourné et la population de la ville est rassurée.

Le 21 août le feu continue à faire des ravages dans la banlieue de nos deux villes. «Au moment où je vous écris, télégraphie le correspondant de la *Minerve*, le feu sévit à 3 milles [5 km] de Hull. Dans les alentours d'Aylmer il a promené ses ravages sur une étendue de 50 milles carrés [130 km²]. Plus de 1,500 employés des moulins Eddy, Bronson, Perry, Paty¹ et Johnston ont interrompu leurs travaux pour empêcher le terrible fléau d'atteindre le village de Hull.»

¹ Il s'agit probablement de Perley et Pattee.

Les secours

Des milliers de familles d'Ontario et de Québec au lendemain de ces 4 journées de terreur, sont dans le plus grand dénuement. Le 9 septembre le gouvernement de Québec contribue \$3,000 au fonds de secours. La ville contribue plus de \$1,000. Dans le village de Hull la population organise un grand pique-nique pour venir en aide aux sinistrés.

LE FEU DE SABOURIN

Il semble que la conflagration du 4 décembre 1875 ait déterminé le Conseil municipal de Hull à réorganiser son service de prévention des incendies comme l'avait préconisé Maxime Benoît, chef de la brigade des pompiers volontaires.

En effet six mois après cette conflagration le Conseil affecte, le 5 juin 1876, une somme de deux milles dollars (somme qui, à l'époque, est assez considérable) pour l'achat de boyaux, d'uniformes et autres accessoires. Pour la première fois donc la brigade pourra combattre les incendies avec des boyaux car, auparavant, elle n'avait que des seaux de bois et des petites chaudières. Mais elle devra encore se contenter de la vieille pompe à bras «Victoria». De sorte que, la plupart du temps, on doit faire appel à la pompe à vapeur «E.B. Eddy», à la pompe «Chaudières», et souvent à la pompe «Conqueror» d'Ottawa. Deux ans plus tard (en 1878) dans les secteurs de la ville éloignés des cours d'eau on creusera des puits qui serviront de réservoirs d'eau pour les pompes.

Vers 3 heures de l'après-midi, le 20 avril 1880¹ le feu éclate dans le grenier à foin attenant à la résidence de Barnabé Sabourin sur le côté est de la rue Du Pont (Eddy), près de la rue Principale. (Barnabé Sabourin était charretier et avait été engagé par la ville en août 1875 pour le transport des prisonniers de Hull à la prison d'Aylmer «à raison de \$1.60 pour un prisonnier et de \$2.00 pour deux».)

Poussées par un vent violent de l'ouest, les flammes s'attaquent aux maisons des rues Wellington et Wright. En quelques instants presque tout le quartier trois [délimité par les rues Frontenac, St-Rédempteur, Laval et la promenade du Portage] est un brasier qui menace la ville entière. La petite brigade Victoria, aidée des pompiers d'Ottawa et de centaines de volontaires, est impuissante à maîtriser l'incendie qui se propage à l'est et au nord.

¹ M. Raymond Ouimet nous a fait part de deux autres sources, l'*Ottawa Daily Citizen* du 22 avril 1880 et *Le Droit* du 12 avril 1916, qui situent le feu de 1880 le 21 avril et non le 20. Nous croyons que Boutet a puisé ses renseignements dans les procès-verbaux du Conseil municipal qui parlent du feu de «mercredi le 20 avril». Or en 1880, le 20 tombait le mardi.

3,000 sans abri

Vers six heures du soir plus de quatre cents maisons sont réduites en cendres. Six cents familles, soit environ trois mille personnes (près de la moitié de la population de la ville) sont sans abri. Elles ont tout perdu, leur maison et leurs effets personnels. La perte totale se chiffre à plus de \$200,000 ce qui, à l'époque, est une perte énorme.

La conflagration a détruit les trois quarts du quartier trois et a entamé la partie nord-ouest du quartier quatre. Le quadrilatère entre les rues Du Pont (Eddy) et Kent de la rue Wellington à la rue Frontenac n'est plus qu'un amas de cendres fumantes. Toutes les maisons sur les rues St-Jacques, Leduc, Châteauguay, Laval et Kent sont entièrement détruites. Entre Du Pont (Eddy) et Kent il ne reste plus une seule maison sur les rues Wright, Vaudreuil et Frontenac.

Dès le lendemain des comités de secours sont organisés à Hull et à Ottawa sous la direction du maire Charles Leduc et des échevins du quartier MM. E.B. Eddy et Alexis Goyette. Le gouvernement fédéral contribue \$7,000 et le gouverneur général, le marquis de Lorne, \$500.

Le chef Genest

Ce sinistre qui avait failli être la ruine totale de la ville de Hull fut tout de même un avertissement pour nos autorités municipales. Aussi dès l'année suivante, le 9 mars 1881, le Conseil sous la présidence du maire E.B. Eddy prendra de nouvelles mesures pour prévenir, si possible, la répétition du sinistre de 1880.

Il adoptera d'abord la résolution suivante proposée par les échevins Rochon et d'Orsonnens : «Que la pompe à feu Victoria, les échelles, crochets et câbles, appartenant à cette corporation soient transférés et établis permanemment au ou près du marché central; que ladite pompe soit réparée et que Son Honneur le Maire soit autorisé d'acheter les échelles, crochets, béliers, câbles et autres accessoires nécessaires et de les placer sous les soins du chef de police, lequel est par la présente autorisé de ramasser tous les agrès qui font partie de ce département à quelque place qu'il puisse les trouver et désapproprier un local convenable pour les mêmes qui seront à l'avenir sous ses charges et sa responsabilité; le Secrétaire-Trésorier étant autorisé par la présente à payer sur l'ordre du maire toutes les dépenses que nécessiteront tels travaux.»

Et le 4 septembre suivant il fusionnera les deux services de police et de pompiers qu'il placera sous les ordres du chef Ludger Genest.

LE FEU DE LANDRY

On ne saurait décrire la consternation de la population de Hull dans la nuit du 9 mai 1888 [au matin du 10 mai 1888], lors du grand «feu de Landry» qui, en moins de trois heures, réduit en cendres une grande partie du quartier trois et presque toute notre rue Principale [Promenade du Portage].

Ce fut véritablement une nuit d'horreur et de grande anxiété pour toute la ville. Vers une heure du matin la population est soudainement réveillée par le tocsin et les cloches de l'église Notre-Dame qui donnent l'alerte. Déjà dans le centre du quartier on peut apercevoir un immense brasier dont les flammes poussées par un vent impétueux du nord menacent de s'attaquer à toute la ville.

Chez Landry

Un peu après une heure du matin le feu éclate dans la boulangerie à vapeur de l'échevin E. Landry, à l'intersection des rues Hôtel-de-ville et Châteauguay. Les fours de la boulangerie étaient pourtant éteints depuis 3 heures de l'après-midi et, quand vers minuit et demie, les agents de police Daoust et Rajotte font leur patrouille de nuit ils ne notent rien d'anormal. Aussi on a supposé que le feu avait dû être allumé par une main criminelle.

M. Landry et sa famille ont tout juste le temps de quitter en toute hâte leur demeure qui flambe. En quelques instants tout est en cendres. C'est une perte totale de dix mille dollars et sans aucune assurance contre le feu.

Nuit tragique

L'alerte est aussitôt donnée et toute la ville est sur pied dans cette nuit tragique qu'éclairent les flammes de la conflagration qui s'attaque avec acharnement aux maisons de bois du voisinage. La brigade Jacques-Cartier des pompiers volontaires, organisée l'année précédente sous les ordres du capitaine François-Xavier Richer, reçoit son véritable baptême de feu.

Aidés par la brigade des pompiers des Chaudières sous les ordres du capitaine John Albert, nos pompiers sont impuissants à sauver la rue Laval qui flambe. Les puits de M. Villeneuve et de l'école des Frères sont bientôt taris. Toute la ville est maintenant menacée. Quelqu'un traverse la rivière en chaloupe pour aller donner l'alerte à Ottawa où les cloches de la cathédrale appellent à l'aide. Le chef Paul Favreau traverse aussitôt à Hull avec la pompe «Conqueror» et des centaines de citoyens d'Ottawa le suivent pour tenter de sauver notre ville d'une destruction totale.

Les pompes «Union», des Chaudières et «Conqueror» d'Ottawa tentent de maîtriser l'incendie à l'extrémité sud en s'alimentant à des tonneaux remplis par les pompes hydrauliques des usines Eddy.

Trainée de feu

Mais le feu a déjà balayé toute la rue Laval, de la rue Hôtel-de-ville à Principale et après avoir réduit en cendres l'hôtel Goyette (futur hôtel Central) [site de la bijouterie Richer & Snow] il s'attaque au bureau de poste. La pompe à incendie de la ville combat les flammes à cet endroit pendant que les deux autres, près de la rue Langevin, [n'existe plus] luttent désespérément pour sauver le «bloc Poulin» (rue Principale) ainsi que tout le reste de la rue Principale de même que les grandes usines Eddy qui sont en danger. Les flammes dévorent en un instant la maison de Calixte

Rondeau sur la rue Langevin mais on parvient à sauver la salle St-Joseph (aujourd'hui le théâtre Laurier) [au coin de la rue Laval et de la promenade du Portage; le théâtre n'existe plus].

Une explosion

Grâce à ces héroïques efforts on croit avoir enfin maîtrisé l'incendie mais, à l'arrière de la rue Principale, trois barils de pétrole font explosion chez Félix Caron. Aussitôt le feu enveloppe les maisons du docteur J. Beaudin, du maire Alfred Rochon et des docteurs J.-B. Charbonneau et Louis Duhamel. La conflagration, enfin, s'arrête à la rue Champlain.

Un désastre

Il est six heures du soir. **Cent dix maisons ont été réduites en cendres. Cent cinquante familles sont sans abri.** Les pertes matérielles sont d'un peu plus d'un quart de million de dollars. Monseigneur Duhamel, archevêque d'Ottawa qui, dès le début est sur les lieux de l'incendie, ne retournera à Ottawa qu'à sept heures et demie, quand les flammes auront été maîtrisées. Dès le lendemain M^{gr} Duhamel présidera à l'hôtel de ville d'Ottawa la réunion d'un comité de secours pour venir en aide aux sinistrés de Hull dont un grand nombre sont dans le plus complet dénue-ment. Le gouvernement fédéral souscrit \$7,000; celui de Québec, \$4,000. Le gouverneur général, le marquis de Lorne, après avoir souscrit \$200, accorde son patronage à un grand concert qui est donné le 28 mai à l'«Opera House» d'Ottawa au bénéfice des sinistrés.

Comité de secours

Le maire Rochon convoque dès le lendemain de la conflagration à la salle de l'Oeuvre de la Jeunesse une assemblée des citoyens pour organiser les secours. Le comité se compose de M^{gr} Duhamel, des RR. PP. Cauvin et Grandfils, des députés Alonzo Wright et Louis Duhamel, du maire Rochon, des échevins Graham, Richer, Eddy, Ste-Marie, Fortin et Leduc et de MM. T. Sauvageau, Joseph Marion, Basile Carrière, E.H. Bronson, J.R. Booth, Trefflé St-Jean, Flavien Moffett, T. Clairoux, P.D. Chéné et F.S. Lord.

Une députation de la Pointe-Gatineau composée du maire Louis Philippe Sylvain et de MM. Tréau de Coeli, J. Moreau et E. Lafortune remet au R.P. Cauvin la somme de \$35 dollars que l'on a recueillie après la messe paroissiale du dimanche.

La reconstruction

La population, pourtant si cruellement éprouvée, se relèvera courageusement de cette grande épreuve. Dès le début de juin bon nombre de maisons, dont plusieurs en pierre, sont déjà en construction. Au conseil de ville l'échevin E.B. Eddy fait adopter, dès le 8 juin, un règlement qui défend de construire des maisons en bois sur la rue Principale, sur la rue Hôtel-de-ville jusqu'à Principale et enfin sur la rue Saint-Jacques jusqu'à Hôtel-de-ville.

LE FEU DU MARCHÉ

Privée d'un service efficace des incendies et d'un aqueduc adéquat la petite ville de Hull pendant de longues années, restera sous la menace continue d'une conflagration générale à laquelle elle ne devait pas échapper. Au cours du quart de siècle qui a précédé la désastreuse conflagration de 1900, notre petite brigade Jacques-Cartier devra combattre sans grand succès, pas moins de sept grands incendies. C'est ainsi que deux de ces incendies devaient être, en 1887, le prélude du «grand feu du marché» en 1888.

Dans le cinq¹

À une heure et demie du matin le 23 août 1887 le feu se déclare chez M. Alphonse Guilbault dans le quartier cinq qui est encore privé du service de l'aqueduc alors en construction dans d'autres quartiers de la ville. Pour combattre les flammes on doit y transporter la fameuse pompe à bras Victoria. Pendant que les pompiers voient à se procurer un cheval qui tirera la pompe et ensuite pendant qu'ils parcourent une longue distance pour se rendre sur les lieux de l'incendie, les flammes ont déjà fait des progrès inquiétants. À l'arrivée des pompiers, trois maisons sont déjà en feu. Le seul puits du quartier a été vidé en moins de cinq minutes. On doit donc aller chercher de l'eau à la rivière. Les flammes réduiront en cendres sept maisons du quartier, celles de MM. Alphonse Guilbault, Dolphis Tessier, Georges et Alonzo Marston et de Joseph Auger ainsi que la maison d'école.

Chez Hurdman

Dans le même secteur de la ville, trois mois plus tard, le 6 novembre 1887, à six heures du soir, les flammes détruiront les scieries de la compagnie Hurdman, près du pont Interprovincial. Aidée des pompiers de chez Eddy, la brigade Jacques-Cartier combat avec succès l'incendie qui ne s'étendra pas heureusement aux maisons voisines ni, surtout, aux scieries Eddy vers lesquelles le vent souffle les flammes. Les pertes sont estimées à plus de \$75,000.

Le feu du marché

Après l'incendie en 1878 du vieux marché de Hull à l'intersection des rues Wellington et St-Rédempteur, le Conseil construit sur le carré de l'hôtel de ville actuel² un grand édifice en bois de deux étages qui servira à la fois de «marché aux viandes et aux produits», d'hôtel de ville, de cour de justice et de poste de la Sûreté municipale.

Le Conseil tenait ses séances dans la salle au-dessus du marché. On y accédait par un escalier extérieur surmonté d'un clocheton. Vers 3 heures de l'après-midi, le 5 juin 1888, pendant une séance du Conseil que préside

1 Le quartier au nord de la rue St-Jean-Baptiste et à l'est de la rue Laval.

2 Le parc derrière la Maison du Citoyen.

le maire Alfred Rochon, on aperçoit de la fumée dans la salle des délibérations. Le feu, découvert sous le seuil de la porte d'entrée, est bientôt éteint. Mais on ignorait que les flammes étaient montées jusqu'au haut du clocheton d'où s'échappait la fumée. Les pompiers sont immédiatement alertés mais à leur arrivée toute la toiture est en feu. On doit monter des boyaux dans l'escalier pour combattre les flammes. Malheureusement l'aqueduc dont on ne fait que commencer la construction n'a pas la pression suffisante. En quelques instants tout le marché est un immense brasier. Le vent souffle du sud-est. Le plus urgent est donc de sauver les maisons des rues Victoria et Notre-Dame.

L'église en feu

Emportées par le vent au-dessus des maisons de la rue Victoria, des étincelles mettent le feu aux maisons de MM. Dosithee Simon et Frank Blais sur la rue Notre-Dame, en face du presbytère qui, à son tour, devient la proie des flammes.

Le feu atteint l'église¹. Le R.P. Eugène Cauvin, o.m.i., curé de Notre-Dame, secondé par ses vicaires, les RR, PP, M. Prévost, E. Harnois et L. Charles, parvient à sauver les objets les plus précieux ainsi que les archives paroissiales.²

Le pasteur M. Smith, de l'église protestante, aide le R. P. Curé et ses vicaires dans ce périlleux travail. De son côté, M. J.-O. Laferrrière, secrétaire-trésorier de la ville, parvient, lui aussi, à sauver les archives municipales.

Le couvent

À ce moment on se rend compte qu'une nouvelle conflagration va de nouveau menacer toute la ville. Les familles du quartier cinq qui se voient en danger transportent leurs meubles et leurs effets personnels le long de la clôture d'Eddy sur la rue Laurier. Quelques instants plus tard, la clôture et tous les meubles sont la proie des flammes qui menacent les piles de planches le long de la rivière Outaouais. La ville d'Ottawa envoie sa pompe «Conqueror» et plusieurs citoyens traversent à Hull pour prêter main-forte aux pompiers. Le feu s'allume dans les pins de la cour du couvent des sœurs grises qui bientôt flambe comme un brasier ardent en dépit des efforts frénétiques des pompiers avec les pompes Eddy et Union.

Un désastre

En moins d'une heure l'incendie a rasé sept pâtés de maisons entre Victoria et St-Laurent et entre Laurier et Maisonneuve. Le marché, l'église Notre-Dame, le couvent, et cent dix maisons sont un amas de cendres. Les pertes matérielles sont d'environ \$400,000. Cent soixante familles, environ 1,500 personnes sont sans abri.

¹ Aujourd'hui l'hôtel Ramada.

² Les généalogistes et les historiens savent que ce ne fut malheureusement pas le cas. Le curé Joseph Bonhomme écrivait lui-même en 1931 : «Les livres de compte brûlèrent en 1888.»

Un comité de secours organisé sous la présidence du docteur Louis Duhamel, assisté de M. Georges Ardouin, comme secrétaire-trésorier, se met immédiatement à la tâche. Les gouvernements d'Ottawa et de Québec souscrivent chacun \$5,000. Le président Weir de la banque Ville-Marie offre de prêter aux sinistrés \$100,000 à cinq pour cent pendant vingt ans avec garantie du gouvernement provincial. Les dons en argent s'élevèrent à \$12,000. L'église Notre-Dame étant détruite, on aménagea aussitôt des chapelles dans la salle de l'Oeuvre de la jeunesse que le R.P. Harnois, o.m.i., avait fait construire sur la rue Dollard en 1884. Pendant trois ans les offices religieux y furent célébrés. On ne célébrait pas moins de huit messes par dimanche. Le soubassement de la nouvelle église fut ouvert au culte le 30 août 1891 et en 1892 M^{gr} Duhamel bénissait le nouveau temple reconstruit.

Quant au couvent des Sœurs Grises il est reconstruit sur la rue Laurier¹ et ouvert le 12 avril 1890.

Hôtel de ville

À la suite de cette désastreuse conflagration le Conseil tint ses réunions à la salle Aubry, rue Principale. Le 28 novembre 1889 le Conseil accorde à M. Alexis Daoust, pour \$12,975, le contrat de la construction d'un hôtel de ville. Le 28 février suivant il est décidé que l'hôtel de ville sera construit sur le terrain qu'occupait l'ancien marché, c'est-à-dire, le parc actuel de l'hôtel de ville. À l'automne de 1890 un différend surgit entre la ville et son entrepreneur, M. Daoust. La ville décide de terminer elle-même les travaux. Elle emprunte à cette fin, \$9,000 de la banque et donne l'hôtel de ville en garantie.



Le maire Marston.
(ANQ, Fonds Ville de Hull)

Le cigare de Marston

«C'est le bout de cigare de Marston» disaient les anciens en parlant du feu de 1888. L'ancien maire G.J. Marston² était échevin en 1888. Il fumait beaucoup le cigare. Il est assez vraisemblable qu'on l'ait vu jeter un bout de cigare en entrant dans la salle du Conseil. Et ce bout de cigare aurait allumé le feu sous le seuil de la porte au pied de l'escalier qui conduisait à la salle du Conseil. On parle encore aujourd'hui chez les anciens de ce fatidique mégot qui a coûté plus de \$400,000 à la population.

¹ Le couvent avait en fait sa façade rue Notre-Dame.

² Ne pas confondre avec son père qui avait été maire de la municipalité de canton en 1845, et qui était décédé en 1883.

AVANT LE DÉSASTRE – I

En moins de 13 ans – de décembre 1873 à juin 1888 – cinq grandes conflagrations réduisent en cendres près de la moitié de notre ville naissante. Et pour notre plus grand malheur ce ne devait être que le prélude du grand désastre d'avril 1900 qui devait encore être précédé d'une même conflagration en juin 1898. À cause de l'insuffisance de son service des incendies et de celui de l'aqueduc dont la construction ne fut commencée qu'en 1886 notre ville était alors, comme on l'imagine, une proie facile pour l'élément destructeur.

Les assurances

Au lendemain du «feu du marché en 1888» les compagnies d'assurance-feu refusent de prendre de nouveaux risques sur les propriétés de Hull. Les marchands sont les principales victimes de ce refus car les marchands de gros à leur tour refuseront d'accorder le même crédit qu'ils accorderaient si la marchandise était assurée. En octobre 1888 une délégation du Conseil se rendra donc à Montréal auprès des compagnies d'assurance-feu pour les inviter à venir examiner les mesures de précaution que la ville vient de prendre contre l'incendie et pour les prier de fixer de nouveaux taux pour Hull.

Notre brigade

Pour combattre l'incendie on avait organisé le 10 juillet 1885 la brigade Jacques-Cartier qui est composée de 30 à 35 pompiers volontaires sous les ordres du chef Ludger Genest et à qui la ville s'engage par le règlement numéro 35 à verser annuellement une subvention de \$200 pour l'achat et l'entretien des costumes.

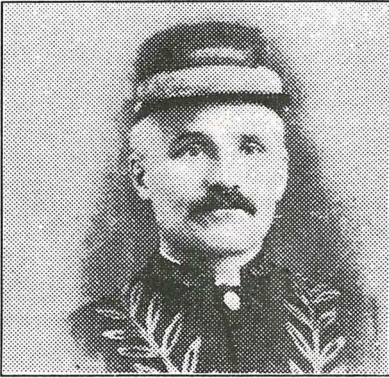
Mais on se rendra bientôt compte que cette petite brigade est une mesure de protection bien insuffisante. Aussi l'échevin Alfred Rochon proposera-t-il le 15 mai 1887 qu'«il est temps d'organiser un service permanent pour protéger nos propriétés contre le danger de l'incendie.» Le Conseil décide alors d'engager comme pompiers permanents Téléphore Latour et Arthur Dion à raison de \$1.25 par jour. Mais peu après ils seront tous deux attachés au service de police qui, avec la brigade Jacques-Cartier, continuera à combattre les incendies. On ne semble pas encore convaincu ou financièrement capable d'organiser un service permanent.

Ses officiers

Le 8 octobre 1889 la brigade élit les officiers suivants : Joseph Blais, capitaine, Ovide Falardeau, lieutenant; Joseph Séguin, secrétaire; Joseph Blais, J.-B. Ménard, A. Dion, J. Carrière, C. Derouin, F. Latour et L. Lemieux, membres de l'exécutif; F. Côté et S. Gaudreau, premier et second sergents et enfin A. Tessier, assistant contremaître. L'année suivante (le 3 octobre 1890) Ovide Falardeau (le futur maire) succède à Joseph Blais, comme capitaine de la brigade.

La subvention

De 1885 à 1892 la brigade reçoit régulièrement sa subvention annuelle de \$200, mais à la suite d'un désaccord avec Ludger Genest qui est à la fois chef des pompiers et de la police le conseil décide en 1893 de ne plus payer la subvention annuelle.



Le chef Genest.
(*Congrès des chefs de police et pompiers*, 1940, p. 36.)

La brigade menace alors le conseil de poursuivre la ville si la subvention ne lui est pas payée. Le *Spectateur* écrit à ce sujet le 23 octobre 1894 : «Si la brigade est agressive c'est que les compagnies d'assurance lui servent d'étauçon. Sans compter que le règlement qui accorde cette subvention à la brigade n'a jamais été abrogé. Le Conseil devrait parer le coup qui le menace et payer immédiatement.»

Le Conseil du temps est évidemment trop parcimonieux quand il s'agit de la prévention des incendies et risque fort d'indisposer, encore une fois, les compagnies d'assurance. En 1890 c'est à peine s'il consent à dépenser \$1,181 pour son service des incendies qui manque de tout.

Devant cette attitude obstinée et inexplicable du Conseil la brigade se réunit le 6 avril au poste de la rue Leduc et décide séance tenante de se dissoudre. La ville devra, à l'avenir, pour combattre le feu, ne compter que sur le secours de quelques policiers. C'est là le dénouement du désaccord entre le chef Ludger Genest et le Conseil. Le 26 janvier 1894 le chef Genest est destitué et Arthur Dion est nommé chef temporaire à \$700 par année en attendant une nomination permanente.

À sa séance suivante (le 6 février) le Conseil reçoit des pétitions qui proposent les uns Georges Tessier, les autres Téléphore Latour, comme successeurs de Genest. Le Conseil nommera Georges Tessier, chef du service des incendies et Arthur Dion, chef de la police.

Ludger Genest ne se tiendra pas pour battu. Il poursuit la ville et réclame \$1,000 pour destitution illégale. Le 16 février 1895 le juge H.S. Malhiot renvoie l'action mais déclare que Genest a droit de recevoir son salaire pendant toute l'année qu'il a été destitué. Un an plus tard – le 21 février 1896 – Genest est réinstallé comme chef de la police, des pompiers et surintendant de l'aqueduc à raison de \$700 par année. La police est composée de A.-D. D'Aoust, J.-Arthur Dion, H. Legault et François Beaulieu qui reçoivent chacun \$500 par année

Chez les pompiers il y a Georges Tessier qui est sous-chef et Joseph Blais (ancien capitaine de la brigade Jacques-Cartier) Alphonse Guilbault, Téléphore Latour et Téléphore Coursolles.

AVANT LE DÉSASTRE – II

Notre service de protection contre l'incendie, avant le grand désastre de 1900, était totalement insuffisant. Notre petite brigade Jacques-Cartier d'une trentaine de pompiers volontaires, ne disposait que de mille pieds de boyaux, de quelques échelles et haches, d'un cheval et d'une chétive pompe à bras.

Le Conseil se rend bien compte de cette grande lacune. Mais son budget est d'à peine \$35,000 de sorte que les \$2,500 qu'il consacra au service des incendies en 1895 est une forte dépense à cette époque. On comprend plus difficilement pourquoi on a transporté du centre de la ville à Val-Tétreau notre pompe à bras qui, à la rigueur, pouvait encore rendre quelques services. Quand, le 15 mai 1887, les propriétaires de la Petite Ferme demandent que la pompe soit transportée dans leur quartier le Conseil fera la sourde oreille. En novembre 1894 le chef Georges Tessier fait rapport que la pompe à bras a besoin de réparation après vingt-trois ans d'usage. Le Conseil l'autorisera à faire les réparations nécessaires.

L'alarme

En 1885 on installa dans les différents quartiers, dix-huit boîtes à alarme. Quatre ans plus tard – le 5 juillet 1889 – la ville signe à l'étude du notaire Tétreau avec la compagnie Ahearn and Soper d'Ottawa, un contrat pour la pose d'un télégraphe d'alarme dans la ville. Le 23 juillet 1895 une ligne de téléphone reliera Val-Tétreau au poste central des pompiers.

De son côté, M. Eddy, qui a déjà une brigade de soixante-quinze pompiers volontaires pour protéger ses immenses usines, fera installer le 30 août 1892 des cloches d'alarme au poste central de Ludger Genest et à l'aqueduc.

Un sifflet

Narcisse Drouin, l'un des premiers mécaniciens chez Eddy met en place le 7 octobre 1892, un sifflet à vapeur d'un nouveau genre pour le service d'alarme à feu de cette compagnie. Le *Spectateur* nous apprend que «ce sifflet fait entendre un cri strident semblable à un fort jappement de dogue capable de troubler un sommeil de plomb et d'effrayer les plus braves. Les premières expériences qui ont été faites avec ce sifflet ont terrifié les femmes et les enfants.»

Un cheval

Jusqu'en 1894 les pompiers volontaires doivent tirer à bras la pompe Victoria, les dévidoirs et la voiture à échelles. Le 6 février 1893 le président du comité du feu, l'échevin William Watters est autorisé à acheter une voiture à échelles qui sera encore tirée par les pompiers car ce ne sera que l'année suivante – le 6 août 1894 – que le comité sera autorisé à acheter un cheval. Le pompier Alphonse Guilbaut sera chargé d'exercer ce cheval à la routine de la cloche d'alarme. Mais ce novice de notre service des incendies s'adaptera mal à ce nouveau genre de vie. Il tombera

malade et le 7 janvier 1895 on décide de le vendre et de le remplacer par un cheval plus vigoureux. En octobre 1896 le Conseil décide d'acheter deux chevaux «vu que la voiture à échelles est trop lourde pour un seul cheval».

Les pique-niques

À partir de 1885 la brigade organise le premier juillet, à chaque année un grand pique-nique auquel est conviée toute la population. À neuf heures du matin la brigade s'assemble au poste et, accompagnée de la Fanfare de Hull, elle se rend au terrain Marston de la Petite Ferme où l'on participe à un programme de jeux et de courses. Plus de 5,000 personnes assistent habituellement à ces pique-niques.

On y voit figurer Napoléon Fauteux (le Bonaparte des Chaudières) et ses fils qui donnent un spectacle d'acrobatie. On y applaudira aussi la «Compagnie des Amateurs» de Mag. de Repentigny : acrobatie, tours de force, chansons comiques, etc.

Le feu de 1898

À peine deux semaines avant la tenue de son pique-nique annuel la brigade Jacques-Cartier est appelée, le 11 juin 1898¹ à combattre une sixième conflagration qui, cette fois, se déclare sur la rue Notre-Dame.

Elle s'allume dans l'épicerie de Pierre Brisebois, épicier de la rue Notre-Dame. En peu de temps le feu se communique aux maisons voisines. Seize maisons seront plus ou moins endommagées par les flammes. Pierre Brisebois perd sa maison, son épicerie et ses hangars. Ses pertes évaluées à \$5,000 ne sont compensées que par \$3,000 d'assurance. Joseph Bourque, entrepreneur en construction est moins heureux car il perd un moulin à planer et une grande quantité de bois d'œuvre. C'est une perte d'environ \$2,000, une perte totale car M. Bourque avait négligé de renouveler sa police d'assurance.

Les autres victimes de cette conflagration sont Madame Valin, Jules Joannette, Ciceron Talbot, Pierre Poupère, Sévère Chatillon, Joseph Reinhardt, Abraham et Thomas Osborne, André Bray, L. Ladouceur, Guilbert Carrière, Ovila Duquette, Thomas Harkins et Sévigny Chénier dont la boulangerie est réduite en cendres.

À cette occasion, notre petite brigade nous paraît avoir sauvé notre ville d'une plus grande conflagration car nous lisons dans le *Spectateur* du 16 juin 1898 le commentaire suivant : «La population a admiré le travail des pompiers qui avec huit jets d'eau alimentés par des conduites principales de cinq pouces seulement, ont pu empêcher toutes les maisons de la rue Alma de brûler, de même que les écuries des pères et les enclos de bois sec de Eddy. Aucun travail d'homme n'aurait mieux réussi que celui des pompiers de Hull et des nombreuses personnes de bonne volonté qui ont aidé ces derniers.»

¹ M. Ouimet nous a communiqué que le *Spectateur* du 16 juin 1898 parle du feu du 10 juin.

La population

La population qui vient d'être témoin de cette nouvelle conflagration qui a sûrement fait courir à notre ville un bien grand danger ne semble pas se rendre compte de la menace à laquelle Hull est continuellement exposée.

Mais le Conseil est mieux avisé. Aussi décide-t-il de prendre d'autres mesures de protection. Il propose la construction dans le quartier cinq, d'un poste de pompiers qui coûtera \$3,500. Le 16 juin 1899 il adopte un règlement d'emprunt à cette fin et le soumet, le 27 juillet, au vote des propriétaires.

Le règlement sera rejeté par un vote de 113 à 111. L'opposition semble venir surtout des gros propriétaires car, en valeur, le vote affirmatif n'est que de \$997.65 tandis que le vote négatif est de \$6,054.20.

Notre population ne tardera pas à payer chèrement cette erreur de jugement puisque huit mois plus tard, ce sera le grand désastre : la conflagration d'avril 1900 qui réduit en cendres plus des deux tiers de notre ville.

LE DÉSASTRE

Le «grand feu de 1900» comme on l'appelle encore aujourd'hui, fut pour notre ville un grand désastre dont il a été impossible de déterminer toute l'étendue. Cette journée du 26 avril 1900 fut, certes, la plus sinistre de toute notre histoire. Si ce n'eût été du Ruisseau de la Brasserie et des anciens lacs aux Vairons et Flora¹ il est certain que notre ville aurait été entièrement réduite en cendres.

Océan de feu

Vers onze heures et demie le feu se déclare dans la maison de M. A. Kirouac sur le côté de la rue St-Rédempteur que domine l'ancien lac aux Vairons. Poussé par un vent violent du nord-est un océan de feu convertit en moins de trois heures plus de la moitié de la ville et le quartier Victoria d'Ottawa en un immense brasier dont le reflet sinistre est visible à plusieurs milles à la ronde. Il est environ huit heures du soir quand le vent, ce terrible complice de l'incendie, s'apaise et le brasier s'éteint lentement dans la nuit.

Les sinistrés

Ce soir-là, dans la ville de Hull, **plus de six mille personnes sont sans abri** et, pour la plupart, c'est le dénuement total. Des centaines de familles sont groupées sur les bords des anciens lacs aux Vairons et Flora. L'église Notre-Dame et l'établissement Matthews (Canada Packers)², les deux seuls édifices de la ville qui ont échappé aux flammes, ouvrent leurs portes et abritent temporairement d'autres sinistrés.

1 Aujourd'hui les parcs Ste-Bernadette et Fontaine.

2 Tous deux disparus.



Les sinistrés de Hull et Ottawa réfugiés au manège militaire.
Croquis de l'artiste de *La Patrie* à 5 a.m. vendredi. *La Patrie*, 28 avril 1900.

Ce qui reste

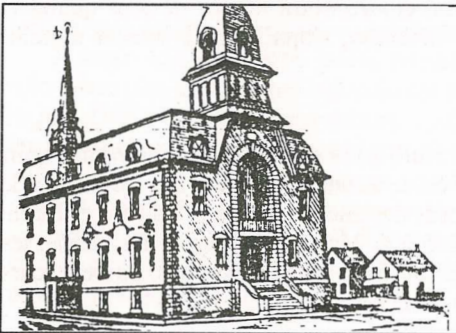
De la ville de Hull il ne reste plus que Tétréauville et Wrightville que le Ruisseau de la Brasserie a protégés contre l'incendie; un secteur du quartier trois A au nord de l'ancien lac Flora; une partie du quartier quatre à l'est de la rue Champlain et, enfin presque tout le quartier cinq.

Dans les quartiers deux, trois et quatre il ne reste, ici et là, que quelques rares maisons que le feu a épargnées. Celle de M. Kirouac où la conflagration a débuté est à peine à moitié détruite par les flammes.

À l'intersection des rues Laval et Hôtel-de-Ville l'épicerie de Philorum Daoust échappe à l'incendie. C'est la seule maison de bois de Hull qui ait survécu à quatre conflagrations depuis 1880.

Un désastre

Hull a perdu presque tous ses édifices publics : le palais de justice, le bureau de poste, le bureau d'enregistrement, l'hôtel de ville, le collège Notre-Dame, le couvent des sœurs Grises, la salle de l'Oeuvre de la



L'hôtel de ville incendié.
La Patrie, 27 avril 1900.

Jeunesse, etc., La destruction de ces édifices entraîne la perte irréparable d'une masse importante de documents : tous les dossiers du protonotaire et ceux du régistrateur. Heureusement, à l'hôtel de ville, le greffier John F. Boulton et le trésorier P.A. Thibault ont pris la précaution de fermer la voûte où l'on a pu retrouver intactes les archives municipales depuis 1870.

Sauf celui de Matthews (aujourd'hui Canada Packers) nous perdons tous nos établissements industriels dont le plus important est celui de E.B. Eddy. Plus d'une quinzaine de magasins sont également réduits en cendres.

La population

Chassées de leur foyer par l'incendie des centaines de familles se réfugieront pour une nuit sur les bords de nos deux lacs et chercheront ensuite un abri ailleurs. Les uns trouveront refuge dans les secteurs de la ville qui n'ont pas été touchés. Un grand nombre iront dans la banlieue Aylmer, Pointe-Gatineau et Ottawa. D'autres, enfin, quitteront Hull pour ne jamais y revenir.

On estime à environ 2,200 les sans-abri dans les trois quartiers incendiés. Notre population qui, avant l'incendie, était de 13,451 âmes est maintenant de 11,887 soit un exode de 1,564 personnes hors de la ville. Cet exode, heureusement, ne sera que temporaire puisqu'en 1902 notre population sera de 13,994 âmes soit 543 âmes de plus qu'en 1900.

Les pertes

Pour la plupart des sinistrés c'est une perte totale. Dès le lendemain du sinistre un comité de secours est formé par les principaux citoyens de Hull et d'Ottawa et un appel est lancé aux quatre coins du monde. Des fonds de secours sont organisés à Londres, New York, Boston, Chicago et Buffalo, *La Presse* de Montréal et *Le Soleil* de Québec lancent une souscription publique dont sir Wilfrid Laurier accepte d'être le trésorier honoraire.

Le gouvernement fédéral souscrit \$100,000; la province de Québec, \$25,000; la ville d'Ottawa, \$100,000; Toronto, \$25,000; lord Strathcona, \$25,000; lord Mount Stephen \$10,000; lord Derby, \$5,000; M^{gr} Duhamel \$500.

Le comité de secours fait rapport le 8 janvier 1901 qu'il a reçu de la ville de Hull 1,321 réclamations pour un montant total de \$3,300,494 de pertes qui ne sont compensées que par \$770,392 d'assurance-feu. Les sinistrés recevront environ \$320,000 du comité de secours.

La ville

L'incendie a laissé la ville sans hôtel de ville et presque sans revenus. Sa brigade d'incendie est désorganisée, son aqueduc est délabré et la moitié de ses rues doivent être reconstruites.

Principale source de revenus de notre trésor municipal l'évaluation foncière qui, avant l'incendie, était de \$2,424,773 n'est plus que de \$1,729,136. Ce fléchissement de \$695,637 devait se traduire par un déficit de \$32,000 en 1901. Avec un budget grandement déficitaire le Conseil aura donc maintenant la lourde responsabilité de réorganiser tous nos services publics.

LA RECONSTRUCTION

Comme on l'a vu, dès le lendemain de la grande conflagration du 26 avril 1900, un comité de secours est organisé dans nos deux villes et des souscriptions publiques sont lancées à Montréal et Québec ainsi que dans plusieurs villes des États-Unis et même d'Angleterre pour soulager la misère des milliers de sinistrés de Hull et d'Ottawa. [...]

La reconstruction de la ville de Hull pendant l'année qui a suivi la grande conflagration d'avril 1900 est sûrement l'une des plus belles pages de notre histoire locale.

Tout était à refaire, dans la ville de Hull, au lendemain de ce catastrophe après-midi du 26 avril 1900. À l'ombre du clocher de Notre-Dame, que la Providence avait laissé intact au milieu des ruines encore fumantes, la population nullement abattue par une si accablante épreuve se remet résolument à la tâche pour reconstruire la ville.

Des milliers de personnes qui visitent les ruines encore fumantes, le lendemain du sinistre, sont témoins d'un spectacle navrant. Hommes, femmes et enfants cherchent dans les débris calcinés l'endroit où, la veille, se trouvait leur foyer. Cette vaillante population n'attendra pas et surtout n'exigera pas des secours financiers pour entreprendre sa tâche avec une détermination vraiment étonnante.

Dans le courant de l'été elle aura déjà reconstruit trois cent dix-sept résidences et la plupart des familles qui avaient dû chercher refuge dans la banlieue reviennent dans leurs foyers. Au début de 1901, moins d'un an après le sinistre on avait déjà reconstruit 94 boutiques et maisons de commerce de tous genres. De son côté E.B. Eddy décide de relever son industrie dont dépend la majeure partie de la population. À la fin de 1900 ses usines seront en grande partie reconstruites. Et sur la rue Principale le Palais de Justice, le bureau de poste, le bureau d'enregistrement, les succursales des banques Provinciale et d'Ottawa ainsi que l'église anglicane sont sortis de leurs cendres.

L'effort de la ville

Pour sa part, le Conseil municipal que préside le maire R.A. Helmer se voit contraint d'entreprendre d'urgence des travaux considérables et fort coûteux pour réorganiser tous nos services publics.

Avec un budget annuel d'à peine \$60,000 (qui, au surplus, accusera un déficit d'environ \$10,000), le Conseil de 1900 doit nécessairement faire appel aux banques dont il obtient une avance d'environ \$170,000.

En moins d'un an le Conseil pourra donc dépenser \$45,848 pour les améliorations locales (rues, trottoirs, etc.); \$22,650 pour un nouvel hôtel de ville; \$14,500 pour le poste de police et pompiers; \$43,095 pour des réparations d'urgence à notre service d'aqueduc et \$8,000 pour le service d'éclairage.

Les contribuables

À l'époque on compte à peine 4,000 propriétaires fonciers qui contribuent un peu plus de \$30,000 en taxes au trésor municipal. Aussi, ne doit-on pas s'étonner du déficit de \$31,000 en 1901 soit \$23,000 pour la corporation et \$8,500 pour l'aqueduc, non plus que du fait que notre dette ait triplé en deux ans. Elle sera de plus de \$600,000 en 1902, alors que notre valeur imposable n'est encore que de trois millions de dollars. Ce qui fait dire au maire Helmer que cette évaluation devrait être portée à cinq millions.

Le référendum de 1902

Pour sortir de ses embarras financiers le Conseil ne verra d'autre alternative qu'un emprunt de \$73,000. Le règlement adopté en mars 1902 sera soumis, le 7 avril suivant aux contribuables qui n'hésiteront pas à faire les sacrifices nécessaires à la poursuite du programme de reconstruction. Les contribuables se prononcent catégoriquement en faveur de l'emprunt par un vote de 665 à 166 seulement.

Notre Commission scolaire dont les pertes se chiffrent par plus de \$50,000 et qui ne sont compensées que par \$30,000 d'assurances doit elle-même songer à reconstruire les écoles incendiées. En moins d'un an le collège Notre-Dame renaîtra de ses cendres et sera béni le 7 février 1901. Deux couvents des RR. SS. Grises et une école anglaise seront également reconstruits pendant cette première année.

Hull renaît

À l'occasion du premier anniversaire du grand sinistre le *Temps* d'Ottawa publie, le 26 avril 1901, la note suivante : «Aujourd'hui il existe peu de traces remarquables de l'incendie. Partout on voit de jolies maisons neuves et l'apparence des quartiers est magnifique. La partie commerciale est presque entièrement terminée. Partout les affaires ont repris leur routine ordinaire, même d'une manière plus active.»

Le 27 avril suivant, le *Temps* publie un commentaire du Dr E.G. Paquet qui veut, lui aussi, rendre hommage à la population de Hull. «Le touriste, écrit-il, qui dirige ses pas vers la malheureuse ville de Hull, ne peut qu'admirer le courage héroïque qui a présidé à tant de travaux accomplis dans une période de temps relativement courte. En effet, ces pauvres malheureux de Hull, après avoir peiné pendant dix longues heures sous le joug honorable du travail, ne craignent pas le soir de s'armer de la scie, du marteau et de la hache pour asseoir de nouveau les fondations d'une nouvelle demeure qui devra abriter encore une fois ces généreux citoyens qui, en trois bien pénibles circonstances, ont été si cruellement éprouvés».

LE RÈGLEMENT 78

Moins d'un mois après la grande conflagration de 1900, le Conseil juge urgent de réglementer la construction afin que la ville soit mieux protégée contre l'incendie. Le vieux règlement du 8 juin 1886 qui prohibait «la construction de bâtisses en bois dans certaines rues de la ville» et ses amendements de 1889 et de 1890 sont abrogés et remplacés par le règlement 78 qui restera en vigueur jusqu'en 1936.

À l'épreuve du feu

Le nouveau règlement, préparé par le conseil juridique de la ville, M^e L.-N. Champagne, défend la construction de maisons en bois et de toitures en bois dans toutes les parties de la ville. Les remises et autres dépendances, devront être construites à 60 pieds (près de 20 mètres) de la ligne de démarcation de la rue, sur la profondeur du lot. Elles devront être soit en matériel pourvu par ce règlement : pierre, briques, mortier ou tôle, ou bien couvertes de matières à l'épreuve du feu. Les dalles, etc., devront être de même matériel. Toute maison construite en contravention à ce règlement pourra être démolie par les autorités après 48 heures d'avis et sans indemnité au propriétaire. Il faudra demander un permis de construire soit à l'ingénieur de la ville, soit à l'inspecteur des bâtiments et produire en même temps un plan ou croquis de la construction projetée. Le propriétaire aura un an pour compléter son bâtiment aux termes de la loi.

Personne n'aura droit de garder plus de 200 gallons [909 L] de pétrole ou 100 livres [40,5 kg] de poudre dans les limites de la ville. Toute industrie ou maison d'affaires employant la vapeur comme force motrice devra isoler son boiler-room de 40 pieds [10,4 m] de toute maison ou bien le séparer des voisins par un mur mitoyen en pierre de deux pieds [6 m] d'épaisseur. Il est aussi défendu de garder plus de 10,000 pieds de bois de service ou 50 cordes de bois de chauffage à un même endroit et encore faudra-t-il que ce bois soit à 40 pieds [10,4 m] des bâtiments. Les cheminées industrielles devront dépasser de 20 pieds [6 m] en hauteur la toiture des bâtiments voisins et être couronnées d'un grillage. Toute infraction au règlement est passible de \$10 à \$20 d'amende et frais par jour.

«Ce règlement, écrit le *Temps* paraît, au premier abord, trop sévère pour les pauvres gens mais au prix du bois aujourd'hui il vaut autant construire en bois.»

Son application

En adoptant cette réglementation, le Conseil ne devait guère s'attendre à ce qu'elle soit strictement observée par la population. Plusieurs centaines de familles sans abri doivent de toute urgence reconstruire un foyer pour y loger leurs familles qui ont trouvé refuge dans la banlieue. La plupart sont dans le plus complet dénuement. Aussi il leur sera absolument impossible de construire «en pierre, en briques... et à l'épreuve du feu». De façon générale, cette stipulation du règlement sera donc ignorée par la majeure partie de la population.

Les assurances

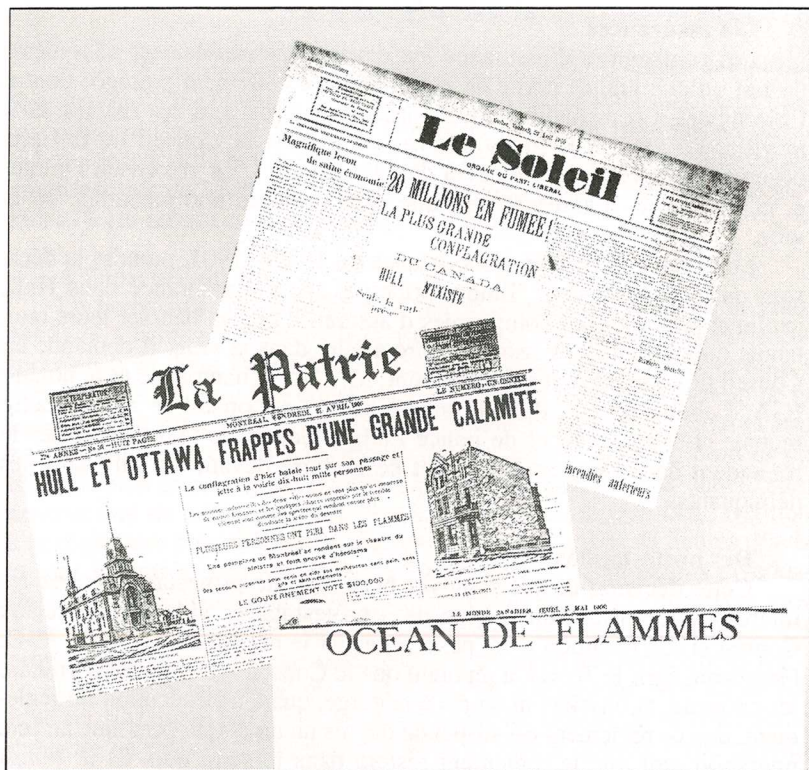
Les compagnies d'assurance feu devaient inévitablement s'inquiéter du fait qu'une grande partie de la ville n'était nullement protégée contre l'incendie. La compagnie «Royal Insurance» retire tous ses risques dans la ville. La «North British» donne avis que, si le Conseil ne fait pas observer le règlement, elle devra doubler ses taux. La «Norwich Union» et la «Western» n'assurent plus que dans la partie non incendiée de la ville.

Le Conseil devra donc, à sa séance du 10 mai 1901, prendre la décision qui s'impose. D.C. Simon, principal agent d'assurance dans Hull, explique pourquoi des compagnies d'assurance ont dû hausser leurs taux tandis que d'autres ont cessé de faire affaire dans la ville. Il demande au Conseil de faire observer le règlement. M^e L.-N. Champagne et le notaire F.-A. Labelle parlent dans le même sens. Le Conseil se rend à cette requête et charge le chef de police Ludger Genest de «faire respecter le règlement dans toute sa rigueur et de traduire devant les tribunaux les délinquants».

Des protestations

Cette décision devait soulever beaucoup de protestations chez les intéressés. Le 3 juin un groupe de 3 protestataires vient demander au Conseil si son intention n'est pas d'amender le règlement. Le maire V.-O. Falardeau, écrit le *Temps*, a répondu que le Conseil ne voulait pas prendre les citoyens, ni ouvriers ni autres à la gorge, quant à l'exécution du règlement, que ce règlement est suspendu depuis un an et que personne ne sera poursuivi tant que le règlement restera dans le statu quo. Et le *Temps* ajoute : «Le maire a dénoncé les «importés» et les «frais» qui sont ni propriétaires, ni citoyens mais qui sont arrivés à Hull depuis à peine un an, et qui se mêlent d'aller soulever le peuple dans des assemblées publiques et qui viennent dicter au Conseil son devoir. M. Arthur Desjardins, avocat, et M. Henri Desjardins, notaire, se croyant visés par le maire, ont protesté et ont plaidé la cause des ouvriers. L'échevin Thibault a proposé de faire entendre «Bonaparte» Fauteux. Mais Fauteux n'a pas parlé. La foule s'est mise à crier et à vociférer, à insulter les échevins individuellement et le maire et a certainement agi de la façon la plus disgracieuse possible.»

Le Conseil invite les protestataires à revenir à la séance de vendredi pour reconsidérer la question et décide, comme compromis, que le règlement ne s'appliquera que dans la partie incendiée de la ville. Mais à sa séance du 7 juin, après avoir entendu Téléphore Latour, Joseph Martel et Alexandre Charron exposer leurs griefs, le Conseil revient sur sa décision et adopte le règlement 83 en vertu duquel le règlement 78 devra être observé dans toute la ville. Mais on fermera les yeux quand les citoyens construiront à leur gré. Pour toutes fins pratiques, le règlement restera lettre morte.



LE GRAND FEU DE 1900 ET LES JOURNAUX

En vue de commémorer la catastrophe du 26 avril 1900, le Comité du patrimoine de la Ville de Hull, a demandé à l'archiviste municipale et à la directrice adjointe de la bibliothèque de faire aux ANC une recherche dans les journaux de l'époque. Avec la permission du président du comité, nous publions le travail de M^{mes} Louise Bisson et Francine Chevrier.

NDLR

AU QUÉBEC

Montréal

Le Monde canadien (N-3890)

1900-05-03, p. 6-7 au complet
 1900-05-10, p. 2 col. 3
 p. 6 col. 2

A Hull, Mr. Eddy est plein d'ardeur
 Les secours

Montreal Gazette (N-32233)

1900-04-27, p. 1 col.1-4
 1900-04-28, p. 1 col. 3-5

Hull in ruins
 Ottawa acts quick; Talk of the fires

<i>La Patrie</i>	(N-19098)		
1900-04-27,	p. 1	complet	
	p. 4	col. 1	Une calamité nationale
	p. 8	col. 2-6	
1900-04-28,	p. 1	complet	Le désastre de Hull
	p. 3	complet	Suite de la p. 1
	p. 4	complet	Les prix du papier—La probabilité d'une avance comme conséquence de la destruction de la fabrique Eddy
	p. 6	col. 3	Au profit des victimes
		col. 4	Victime de l'incendie
dernière édition		complet	Sympathies de Montréal; Désastre à Hull; Les secours abondent
1900-04-30, p. 1		complet	Vibrante manifestation de sympathies pour les sinistrés
dernière édition		col. 3	Fonds de secours
1900-05-01,	p. 1	complet	Hull ne tardera pas à se relever de ses cendres; Le gouvernement Marchand prend une sage décision; Une panique à Hull; Des souscriptions
1900-05-02,	p. 1		Le désastre de Hull; Les secours aux sinistrés; Conseil municipal – ratification des \$15,000 pour les incendies de Hull et Ottawa
1900-05-03,	p. 3	col. 1-3	Fonds de secours pour les sinistrés de Hull et d'Ottawa
	p. 4	col. 1	Le gouvernement de Québec et les incendies
1900-05-04,	p. 7		Pour les incendies de Hull
1900-05-05,	p. 4	col. 1-5	Une page de l'histoire de Hull...qui est demeurée la proie des flammes pour la quatrième fois
	p. 13		Le fonds de secours
1900-05-08,	p. 1		Une disette de papier
1900-05-09,	p. 6		Les incendies de Hull et d'Ottawa...des vêtements pour vêtir 6000 personnes—860 familles ont reçu les soins du comité de secours
1900-05-10,	p. 5	col. 1	Secours aux incendies
	p. 7		Le désastre de Hull et Ottawa
1900-05-12,	p. 8		Pas de restrictions; Un mensonge réduit à néant; Le gouvernement Marchand a donné \$25,000 pour les incendies de Hull et Ottawa...

<i>Le Pionnier</i> (N-1722)			
1900-05-04,	p. 2	col. 3	L'incendie de Hull et Ottawa
<i>La Presse</i> (N-41974)			
1900-04-27,	p. 1	complet	
	p. 7	complet	
dernière édition		col. 1	Terriblement éprouvé; Secourons nos frères
1900-04-28,	p. 1		Au secours! au secours!
	p. 8		Résolution de sympathie pour les incendiés de Hull
	p. 17	complet	
	p. 18		Illustrations sur l'incendie
dernière édition		col. 1	Pour les incendiés
1900-04-29,	p. 1		L'appel de la presse
1900-04-30,	p. 1	complet	
	p. 8	complet	Vue générale de la...
	p. 9	complet	conflagration à Hull
1900-05-01,	p. 3		Secours de partout
	p. 7		On vote \$15,000
	p. 9		Échos du sinistre
dernière édition	col. 1		Pour les sinistrés
1900-05-02,	p. 1		Après le sinistre
	p. 2		Le secours de \$15,000
	p. 7		Près de \$400,000
dernière édition			Pour les sinistrés
1900-05-03,	p. 1		Encore un incendie à Hull
	p. 7	col. 1	Incendie de Hull et d'Ottawa
	p. 9		Il faut de la pluie
1900-05-04,	p. 7		Les secours aux incendiés
1900-05-08,	p. 9	col. 2	À Hull
1900-05-09,	p. 1		Hull se plaint; Pour les incendiés
1900-05-10,	p. 1	col. 2	Secours pour Hull
		col. 7	Le fonds de secours
1900-05-12,	p. 5	col. 2	À Hull
1900-05-14,	p. 6	col. 7	Effets du sinistre

Québec

<i>Le Soleil</i> (N-26055)			
1900-04-26,	p. 8		Hull en feu
1900-04-27, p. 1	complet		20 millions en fumée
	p. 8	col. 1	Liste de souscription; Pour les incendiés
		col. 3-5	La conflagration

1900-04-28,	p. 5	col. 1-2	Pour les malheureuses victimes; La conflagration
	p. 11	col. 1-3	La conflagration de jeudi
	p. 16	col. 3-4	Les secours abondent
1900-04-30,	p. 1	col. 1-2 col. 7-8	Pour les malheureuses victimes Le grand incendie de Hull & d'Ottawa
1900-05-01,	p. 1	col. 2-5	(Croquis et articles)
1900-05-03,	p. 3	col. 4-6	La conflagration de Hull (croquis)
	p. 5	col. 4-6	La conflagration de Hull (croquis)

Trois-Rivières

Le Trifluvien (N-31659)

1900-04-27,	p. 3	col. 2-4	Hull & Ottawa en feu
1900-05-04,	p. 3	col. 1-2	Hull & Ottawa (par Benjamin Sulte)

À L'EXTÉRIEUR DU QUÉBEC

Winnipeg

L'Écho du Manitoba (N-48249)

1900-05-03	p. 1	col. 2-5	Un sinistre épouvantable
------------	------	----------	--------------------------

Toronto

The Globe (N-19877)

1900-04-27,	p. 1	complet	Two thousand homes in ashes
	p. 2	complet	(suite de la page 1)
1900-04-28,	p. 15		On the charity of Canada
	p. 18		On the charity of Canada
	p. 21		On the charity of Canada
1900-04-30,	p. 1		Duty of the hour
1900-05-01,	p. 11		Ottawa's fire relief fund
	p. 14		Ottawa and Hull disaster
1900-05-02,	p. 11		Ottawa's fire fund
1900-05-03,	p. 12		For the fire sufferers
1900-05-04,	p. 12		For the fire sufferers
1900-05-05,	p. 1	complet	(photos)
	p. 12		Hull-Ottawa insurance
	p. 30		Ottawa's fire fund growing
1900-05-07,	p. 4		Relief fund now \$712,000
	p. 12		The Ottawa fire fund
1900-05-08,	p. 12		To prevent further loss
	p. 12		The Ottawa fire fund
1900-05-09,	p. 12		The Ottawa fire fund

1900-05-15,	p. 12	The Ottawa fire fund
1900-05-18,	p. 15	The Ottawa fire fund
<i>Mail and Empire</i>		
1936-04-25,	p. 6	The great Hull-Ottawa fire of 1900

DANS L'OUTAOUAIS

Ottawa

The Centretown News

1985-04-12,	p. 6	The disastrous blaze remembered
<i>The Citizen</i> (N-16361)		
1900-04-27,	p. 1 complet	He gives twice who gives quickly
1900-04-28,	p. 1 complet	He gives twice who gives quickly
	p. 3 complet	\$100,000 to be given by city
	p. 4 complet	The situation; Removing the debris; Notes of interest
	p. 5	Real danger
	p. 6	Noble work; Women's relief work; From many sources
	p. 7	Assistance
	p. 8	The fire swept district (croquis)
1900-04-30,	p. 1 complet	He gives twice who gives quickly
	p. 2 col. 3	Prisoners escaped; Mr. Champagne stricken
	p. 3 col. 2	Aftermath of fire
	p. 4 col. 2-3	To our patrons; Spirit of the press
	p. 5 col. 3	City clergy
	p. 6 col. 1-3	Sunday on streets; Many excursionists; Aylmer to the rescue; The sunday in Hull
1900-05-01,	p. 1 complet	He gives twice who gives quickly; Relief fund
	p. 4 col. 2-4	(plusieurs menus articles)
	p. 5 col. 4-5	The transpontine city
	p. 6 col. 1-5	Notes of the fire; The future
	p. 7 col. 4	Items of Hull news
1900-05-02,	p. 1 complet	He gives twice who gives quickly
	p. 3 col. 2	Railwaymen to help; The Ottawa presbetyery
	col. 4	Strain-pumps worked well during fire
	p. 4 col. 3	Grasping the situation
1900-05-02,	p. 6 col. 2-5	The fire discussed in the commons
	p. 7 col. 2	Are active, Hull councilors get down to work
1900-05-03,	p. 1 col. 1-5	He gives twice who gives quickly; Citizen relief fund

	p. 3	col. 1-2	A loan plan
	p. 4	col. 1-3	(plusieurs menus articles)
	p. 6	col. 4-5	Fire limits
1900-05-04,	p. 1	complet	He gives twice who gives quickly
	p. 3	col. 2-3	To be given at Rideau river only
1900-05-05,	p. 1	col. 1-3	The relief fund close to \$600,000
	p. 5	col. 3	Fire areas
	p. 8	col. 1-2	Mr. J.R. Booth gives his side of the lumber issue
1900-05-07,	p. 1		Over \$600,000
1933-03-16,	p. 1		Hull holocaust—Open searching investigation
1946-03-30,	p. 1		Investigation launched into big Hull fire
	p. 8		Senator Bishop recalls conflagration of 1900
	p. 10		Damage in millions as great fire sweeps Hull waterfront
	p. 11		Crowds spend night watching half mile long conflagration

À L'EXTÉRIEUR DU PAYS

New York

New York Times

1900-04-27,	p. 1	col. 6	Ottawa and Hull; loss \$15,000,000 and several lives
1900-04-28,	p. 7	col. 1-2	New York city asked for aid mayor's proclamation
1900-04-29,	p. 2	col. 2	
1900-05-06,	p. 8	col. 2	Underwriter's statement
1900-05-10,	p. 6	col. 7	New York's relief fund

REFERENCES À D'AUTRES JOURNAUX DANS LES ARTICLES CITÉS PRÉCÉDEMMENT

ANGLETERRE

Morning Post
Daily News
Daily Chronicle
Daily Telegraph
Morning Standard
The Express

ÉTATS-UNIS

Chicago Record
New York Journal
New York Sun
Philadelphia Record
St. Louis Globe

CANADA

Hamilton Spectator
Hamilton Times
Montreal Gazette
Montreal Star
Montreal Witness
New Brunswick Sun
Toronto Evening News
Toronto Star
Toronto World

Pour les grands...



LA POUPÉE

par Raymond Ouimet



(Catalogue Eaton
1893-1894)

Midi. Depuis un bon moment, toutes les sirènes des moulins à scie hurlaient à travers la fumée opaque qui recouvrait la ville de Hull, comme pour annoncer l'arrivée du Jugement dernier. Les quatre cloches de l'église Notre-Dame-de-Grâce sonnaient à toute volée et seraient le cœur de la petite Marie-Jeanne qui, le nez collé à la vitre de la fenêtre de sa chambre, écarquillait grand les yeux devant le spectacle terrifiant qui s'offrait à elle. D'un côté de la ville, l'enfer. De l'autre, un purgatoire enfumé où la population apeurée se bousculait. Ça ne pouvait être que la fin du monde. Pour se rassurer, la fillette de sept ans pressait, tout contre elle, la poupée qui lui avait été offerte le matin même, jour de son anniversaire de naissance. Quelques instants avaient suffi pour que cette petite masse de chiffon devienne la confidente et la meilleure amie de l'enfant. Ce «bout d'chou» de fin de siècle

était pour elle la petite sœur tant attendue que l'amour de ses parents n'avait pas encore réussi à lui donner.

Dans la maison régnait une activité fébrile. Les grands s'occupaient à emplir de vêtements et d'autres articles essentiels des valises trop pleines que l'on s'évertuait à refermer en s'assoyant dessus. Le père s'employait à vider son secrétaire des papiers auxquels il attachait une importance démesurée aux yeux de la mère qui piaffait d'impatience. Et puis, ce fut la course vers un abri où tous seraient en sécurité. Les rues étaient envahies par une foule terrifiée qui s'enfuyait dans toutes les directions. Des chevaux épouvantés avaient cassé leur attelage et s'enfuyaient en renversant tout sur leur passage. L'atmosphère était remplie de feu et l'air était suffocant malgré le vent. Affolés, des hommes et des femmes parcouraient les rues en criant à tue-tête que la fin du monde était arrivée.

Marie-Jeanne, une main dans celle de sa mère et l'autre agrippée à sa poupée, suivait tant bien que mal ses parents qui se frayaient un passage à travers la cohue, en direction de la rivière des Outaouais. Bousculée, heurtée, poussée, l'enfant sentit soudain la poupée lui échapper de la main, emportée dans le tumulte. Elle avait beau tirer très fort la main de sa mère pour ralentir son pas ou même pour se libérer de l'étreinte, et crier son désarroi, rien n'y faisait. La poupée, piétinée et foulée aux pieds

et les petits

.....
de la marée humaine qui fuyait le sinistre incendie, était perdue. Et l'enfant, qui le savait, pleurait à chaudes larmes telle une mère devant le cadavre du fruit de sa chair.

Enfin, la famille avait pu prendre pied dans le bac qui reliait les deux rives de l'Outaouais. Le père contemplait, d'un œil stoïque et justement courroucé, l'océan de flammes qui consumait la ville marquée par le destin farouche et injuste. La jeune mère, ébranlée jusqu'au tréfonds de son âme, essayait de surmonter sa peine en pressant, tout contre son cœur, l'enfant qui sanglotait en murmurant : «ma poupée, ma poupée...»

Quatre-vingt-dix coups ont sonné à l'horloge du siècle depuis ce jour fatidique et Marie-Jeanne n'a pas oublié. Quand on lui a demandé quel souvenir elle avait gardé du Grand Feu, la vieille dame a répondu, les yeux humides : «Ce jour-là, j'ai perdu ma poupée!»

SAVIEZ-VOUS QUE...

Le service d'incendie s'est défait de ses derniers chevaux en 1931.

L'incendie du Standish Hall qui détruisit l'hôtel le 5 août 1951, fit sept blessés parmi lesquels se trouve un personnage qui a de quoi nous étonner. Il s'agit de Dale Jones, musicien de l'orchestre de Louis Armstrong. Le contrebassiste fut grièvement blessé en sautant du troisième étage pour échapper aux flammes.

La Ville fit des funérailles imposantes au chef de pompiers Tessier en 1932. À cette occasion, les pompiers d'Ottawa vinrent remplacer leurs collègues hullois dans les casernes pour leur permettre de rendre un dernier hommage à leur ancien chef.

Un poète hullois conseiller municipal, fut président du Comité du feu. Antonio Desjardins, auteur du recueil de poèmes Crépuscules, était président de ce comité en 1939.

En 1920, le service d'incendie achetait le foin pour ses chevaux à Embrun.

La Ville se défait du boghey du chef des pompiers en 1923 et le chef Tessier fut pourvu d'une Dodge.

NDLR

AU HASARD DES BAZARS LE COIN DES COLLECTIONNEURS

Les Québécois se sont lancés dans les années 70 à la chasse aux antiquités, aux vieilleries, aux curiosités. Qu'est-il advenu de tout ce bric-à-brac d'ornements liturgiques, de jouets anciens, de moules à sucre, de photos sépia, etc.? D'autres ont hérité d'objets de famille qu'ils chérissent : pépite d'or rapportée du Klondyke par un ancêtre, outils d'un aïeul, témoins d'un mode de vie révolu ou d'un épisode de l'histoire. Certains ont parfois poussé la curiosité jusqu'à se documenter sur l'origine de leurs acquisitions ou leur utilité.

Nous aimerions dans cette chronique partager avec vous le plaisir que vous avez eu à collectionner ces objets. Faites-nous connaître vos trésors dans une courte notice – accompagnée ou non de photos – décrivant la provenance et l'intérêt pour l'histoire régionale de ces objets qui vous sont chers.*

** Ces pièces n'ayant de valeur que celle qu'on leur attache, rien ne s'oppose à publier le nom du propriétaire, mais la revue assurera l'anonymat sur demande.*

NDLR

Deux meubles sauvés du Grand Feu de 1900

par
Monique Depratto

Les meubles ont une âme, c'est sûr. Et quand ces meubles sont transmis de génération en génération, quelle richesse pour le patrimoine familial!

Voici donc la «saga» de deux pièces d'ameublement épargnées du Grand Feu de 1900. Ces pièces appartiennent à la famille d'une amie d'enfance, les Charron de Hull. J'adresse un merci bien spécial à Madame Lucille Dériger-Charron qui a bien voulu m'accorder une entrevue.

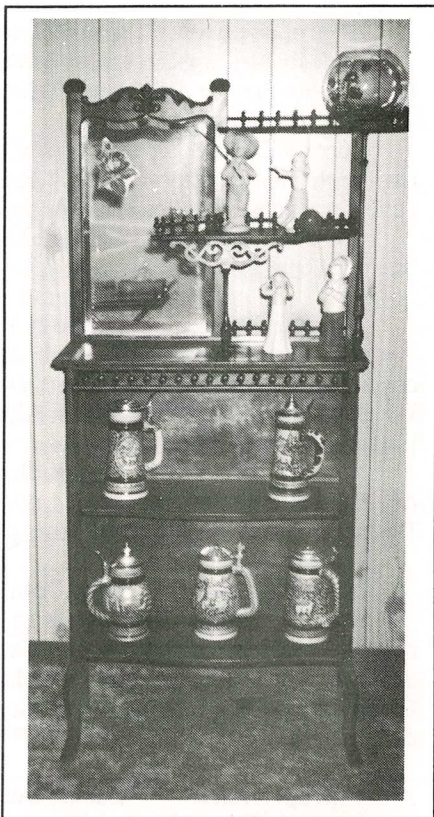
Grâce à l'aide du personnel de la bibliothèque municipale de Hull, j'ai effectué mes recherches en consultant sur microfilm le catalogue Eaton's édition 1893, les rôles d'évaluation de la Ville au tournant du siècle, le journal *Le Droit*, le bottin de la Ville de Hull 1899-1900 (lequel était intégré à celui d'Ottawa); j'ai aussi parcouru, à la Salle de Hull, les annuaires des adresses de la Cité de Hull 1931 et 1951. Finalement j'ai communiqué avec diverses personnes reliées à la famille Madore.

Je brosse donc le tableau suivant, inspiré d'un style généalogique.

Description sommaire des meubles

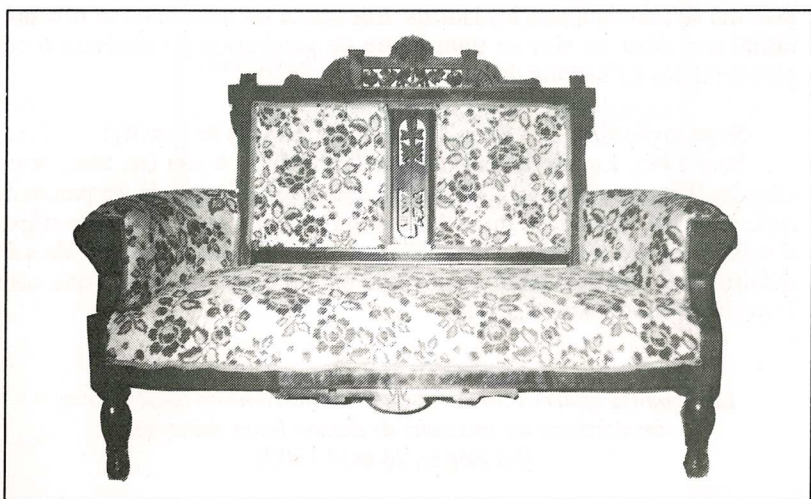
Bibliothèque

Ce meuble du siècle dernier servait de bibliothèque. Le catalogue Eaton's, édition printemps-été 1893, classe ce meuble dans la section «cabinet de boudoir».



Divan

Ce divan fut conservé intact de nombreuses années puis finalement recouvert. La base est dans sa forme originale construite avec des clous forgés.



1^{er} propriétaire: Jean-Télesphore Madore

Les meubles appartenaient à Monsieur Madore, maître de poste à Hull, et son épouse Stéphanie Poulin. Madame Madore signait souvent «Philomène-Stéphanie».

Lors du Grand Feu, une voiture tirée par des chevaux circulait dans les rues et les gens pouvaient y laisser des biens personnels lesquels étaient transportés en lieu sûr, près du pont de Pointe-Gatineau.

C'est le 15 janvier 1919 que Monsieur Madore décède à l'âge de 75 ans.

2^e propriétaire: Berthe et Yvonne Madore

Berthe et Yvonne héritent de la bibliothèque et du divan. Berthe enseignait au Collège Notre-Dame et Yvonne était fonctionnaire au gouvernement provincial. Leur sœur Albertine épouse le très connu Zéphyr Lafèche le 7 mai 1902.

Au bout de plusieurs années, Berthe et Yvonne «cassent maison» et décident que ces deux meubles doivent revenir à leur cousine, Felta Desmarais, qui visitait souvent leurs parents.

3^e propriétaire: Felta Desmarais

Fille de Thomas Desmarais et de Lévína Poulin, elle hérite des meubles ayant appartenu à son oncle Jean-Télesphore Madore. (La mère de Felta était la sœur de madame Madore). Le 9 mai 1910, Felta épouse Émile Dériger. De cette union, naissent 4 filles : Yvette, Idoméé, Margot et Lucille.

4^e propriétaire: Lucille Dériger-Charron (fille de Felta)

Le 10 juillet 1939, Lucille convole en justes noces avec Ernest Charron, un policier de la Sûreté municipale de Hull. Le couple héberge Madame Felta Dériger durant trois ans. Cette dernière souffrait de diabète puis dut se faire amputer les jambes. Elle remet les meubles à sa fille précisant son désir de voir se transmettre de génération en génération ces pièces reliées à l'histoire de Hull.

5^e propriétaire: Jean-Claude Charron (fils de Lucille)

Vers 1985, Lucille transmet les deux meubles à son fils aîné, Jean-Claude. Il épouse Suzanne Dalpé le 31 août 1963. Ce couple est parent de deux enfants, Benoît et Julie. Même après avoir reçu plusieurs offres d'achat pour ces meubles, Jean-Claude n'a pas du tout l'intention de s'en défaire. Je le remercie de m'avoir reçue pour prendre les photos que vous voyez reproduites dans *Asticou*.

Les femmes effarées sortaient de leurs maisons en toute hâte et imploraient les passants de sauver leurs ménages.
(*La Patrie*, 28 avril 1900)

Pour devenir membre de la société historique de l'Ouest du Québec, envoyez un chèque ou mandat postal à

Société historique de l'Ouest du Québec

C.P. 1007

Hull, Qc

J8X 3X5

On peut également se procurer d'anciens numéros de la revue à cette même adresse.

COTISATION

(la cotisation comprend l'abonnement à Asticou)

Membre ordinaire..... 12\$
Membre étudiant 5\$
Membre bienfaiteur 20\$ ou plus

Nom.....
Adresse.....
N° de tél. Domicile.....
Bureau.....
Cotisation :
<input type="checkbox"/> Membre ordinaire <input type="checkbox"/> Étudiant
<input type="checkbox"/> Membre bienfaiteur

Prix : 3,50 \$

